*Ami du Clergé* du 3 juin 1954

**Deuxième partie :** PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Plans d'homélies sur les Collectes.** — XXXIV. Fête-Dieu : L'Eucharistie, mémorial de la Passion, 193.
**Retraite mariale pour religieuses.** — XIII. Recouvrement de Jésus : tristesse et joie dans la vie religieuse, 194. — XIV. Le couronnement d'épines : l'humilité, 196. — XV. Le portement de Croix : le support des souffrances, 199.

## PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

### XXXIV
### La Fête-Dieu
L'EUCHARISTIE, MÉMORIAL DE LA PASSION

*O Dieu, qui nous avez laissé dans ce sacrement admirable*
*un mémorial de votre Passion,*
*accordez-nous une si grande dévotion envers le mystère sacré*
*de votre Corps et de votre Sang,*
*que nous jouissions inépuisablement des fruits de votre Rédemption.*

En bref : **Que notre dévotion à l'Eucharistie soit notre salut !**

Depuis le XIII$^{e}$ siècle. l'Eglise consacre une fête spéciale à la Ste Eucharistie, sacrement qui garde vivant le souvenir de la Cène et de la Croix. Dans l'oraison de ce jour, nous distinguerons trois thèmes : l'Eucharistie est le mémorial le plus suggestif, — le plus riche en enseignements, — le plus fécond en grâces.

### I. — *Le mémorial le plus suggestif*

1. — **Un mémorial s'impose.** Il semble que les hommes ne devraient jamais oublier ce que Dieu a fait pour eux. Un tel amour, poussé jusqu'au sacrifice total. et valant à tous sans exception le bonheur de voir Dieu face à face, devrait nous obséder au point de ne jamais sortir de notré mémoire.

Hélas ! nous sommes si oublieux que c'est à peine si, de loin en loin, nous nous souvenons qu'il y a un Dieu, et, à plus forte raison, que ce Dieu a tant fait pour nous. Comme il y va de la gloire de Dieu et de notre salut à nous que nous conservions vivant le souvenir du Calvaire, force est donc à Jésus de le préserver de l'oubli, par un mémorial qui parle à nos sens autant qu'à notre cœur.

2. — Ce **mémorial ne saurait être la Croix.** Rien n'est plus émouvant que la figure de ce gibet où le Christ expira. Et, de fait, il n'est pas de signe plus universellement répandu. Il est partout : au sommet de nos églises, au chevet de nos lits, et c'est le geste le plus usuel de l'Eglise dans sa liturgie, et de chaque chrétien au cours de sa journée-

Mais ce signe ne représente que le Vendredi Saint. Or la Passion s'ouvre le Jeudi Saint, en ce repas d'adieu où Jésus inaugure la Pâque nouvelle en **offrant ce corps** qui, le lendemain, doit être cloué sur la croix. C'est donc **ce repas même** que Jésus ordonne à ses apôtres de reproduire « en mémoire de lui ».

3. — Mémorial le plus suggestif. Chaque fois que les croyants le célèbrent, il faut qu'ils s'assemblent, sous la présidence d'un prêtre, et qu'ils se souviennent du vœu ardent de leur Maître : « Père, qu'ils soient un !...Aimez-vous les uns les autres... » La croix, nous la pouvons et devons porter, chacun pour notre part. La Cène, la messe, normalement c'est toute l'assemblée soumise à un Pasteur, qui célèbre. On ne peut à soi seul ordonner un banquet. Il faut donc vous réunir pour « manger la Pâque » et renouveler le souvenir de ce Jeudi Saint, dominé par un poignant souci d'unité. Si Jésus est mort, c'est pour nous donner la vie ; mais une vie qui circule à travers tout son corps, une vie qui fasse de tous les hommes, par leur union dans le Christ, un peuple de frères, un peuple saint, consacré au même Dieu. Là est le salut, car le péché que N.-S. a expié sur la croix nous a perdus, en nous séparant de Dieu et en nous divisant entre nous.

4. — Ce repas n'est pas un banquet ordinaire. A l'agneau pascal a été substitué une autre victime : Celui que, trois ans plutôt, Jean-Baptiste désignait par ces mots mystérieux : « Voici l'Agneau de Dieu ». C'était la première partie de l'offrande. Et la voilà complétée par ces mots que tout prêtre prononce encore : « Ceci est **mon Corps** »... « Ceci est la **Nouvelle Alliance,** en mon Sang qui sera répandu pour la multitude des hommes en rémission de leur péché ».

Paroles décisives et si riches ! Comprenons-en l'essentiel.

5. — Si Jésus présente son Corps, puis son Sang, c'est pour suggérer la séparation du supplice qui s'apprête. S'il parle de la « Nouvelle Alliance », c'est pour signifier que, à l'heure où le sang va couler, l'alliance contractée avec Moïse et restreinte au seul peuple juif va faire place à un ordre nouveau, où tous les hommes seront à tout jamais unis à Dieu dans le Christ.

Que serait la Croix, sans la Cène ? Si elle a valeur de sacrifice universel et définitif, c'est que Jésus a **voulu** mourir sur ce gibet. C'est que prêtre éternel, il s'est offert en victime, lui l'Agneau de Dieu. Et que serait la Cène sans la Croix ? Une Pâque plus touchante parce qu'elle est la dernière. Si Jésus peut distribuer ce pain et ce vin, présentés comme « son Corps », et « son Sang », c'est que Cène et Croix ne sont que deux aspects de la même réalité rédemptrice.

L'Eucharistie est donc le mémorial le plus suggestif, il embrasse tout le drame de la Rédemption. Voilà le mémorial le plus actuel et vivant et vivifiant, puisqu'elle dispense à tous les hommes la lumière et la vie même de Dieu.

### II. — *Mémorial le plus lumineux*

Rien de plus simple en ses éléments essentiels un peu de pain. un peu de vin ; quelques paroles Et c'est tout. Mais quelles paroles ! et quel prodige de vie !

1. — **Les paroles.** L'Eglise les a enchâssées dans une fonction liturgique qui est **le centre de la vie catholique,** autour duquel tout gravite dans le monde surnaturel. Mais en les prononçant par la bouche des prêtres, qui sont pour Jésus autant d'humanités de surcroît, l'Eglise y insère cet avertissement : « Mystère de Foi ! » Jamais encore on n'avait vu pareille substitution sous une appa-

rence inchangée. C'est la toute-puissance même de Dieu qui fait irruption dans notre monde sous un aspect nouveau. Il valait la peine que l'Eglise fixât notre esprit sur ce mystère, pour le vénérer. Dieu est libre de ses manifestations. Et il a bien le droit d'attendre de nous en ce cas, cette attention pénétrée de respect qui s'appelle la « **vénération** ». Ce pain, que Jésus présente comme son Corps, ne peut pas ne pas être son corps. Il l'affirme, lui qui est la Vérité, dans la circonstance la plus solennelle. Mais comment cela peut-il se faire ? Le fait est là.

La vue, le toucher, le goût ne font ici que nous tromper.
Mais nous croyons fermement ce que nous avons entendu.
Je crois tout ce que dit le Fils de Dieu ;
Rien n'est plus vrai que cette parole de vérité.

Participons à la foi de l'Eglise qui ordonne tout le culte divin autour de ces paroles si simples et si riches de sens : « Ceci est mon corps ; faites ceci en mémoire de moi ». Tout l'office divin est comme une guirlande qui, chaque jour, festonne autour du Mystère de Foi. Et tous les arts sont convoqués dans nos églises pour chanter ce mystère de foi dans la pierre, dans le vitrail... ! Et l'institution même du sacerdoce est fondée sur le service et la vénération du Mystère de Foi. Partageons donc la vénération de l'Eglise. Elle traduit, elle renforce une foi que Dieu seul peut donner, comme une vue qui perce les voiles du mystère, et qui nous fait atteindre la Trinité même et l'humanité glorifiée du Christ en leur ineffable réalité. Elle nous vaudra de « jouir inépuisablement des **fruits** de la Rédemption ».

### III. — *Mémorial d'une inépuisable fécondité*

Rien n'est plus sacré que la mémoire que nous vouons à nos héros ; rien qui soit plus précieux pur nous garder un cœur généreux. Mais peut-on comparer la Flamme sacrée du souvenir avec le Mémorial eucharistique ? L'une est symbole sans vie ; l'Eucharistie **est la vie même**, « pain vivant donnant la vie aux hommes ». Les hommes alimentent la flamme du souvenir, feu vacillant qu'un souffle éteint. Jésus entretient sur nos autels un feu infiniment plus puissant, le feu de son amour.

Songez-vous à ce que peut être une messe paroissiale bien célébrée, un sacrifice offert par le prêtre au nom de tous, et auquel tous participent en mangeant la victime sainte ?

1. — Pour chacun de vous, elle procure une **nourriture spirituelle inépuisable**. Notre âme n'a pas moins besoin de s'alimenter que notre corps. Nous sommes avides de science ; et c'est le contact des grands écrivains et des grands savants qui nous assure cet aliment. Nous avons plus encore besoin d'aimer et d'être aimés. Et c'est le contact de l'amitié ou de l'amour qui dilate notre âme.

C'est ce que Jésus a compris en inventant ce contact unique avec une chair divine, glorifiée par la Résurrection. Il n'a pas pour rien choisi ces humbles signes du pain et du vin, pour suggérer ce contact vivifiant. Mais ce n'est qu'un symbole, qu'il faut dépasser. C'est avec tout lui-même que nous nous unissons, d'une union formée dès le baptême, mais puissamment resserrée par le repas eucharistique... Union qui va jusqu'à faire de nous d' « autres crucifiés », d' « autres ressuscités ».

Ainsi passent en nous et les fruits de la Passion, c.-à-d. la **pureté** d'une âme qui, en lui, est morte au péché et ceux de la Résurrection. Car la communion nous unit au Sauveur ressuscité, toujours vivant, assis à la droite du Père où il nous attend.

O mémorial de la mort du Christ,
Pain vivant qui donnez la vie aux hommes,
Faites que mon âme trouve la vie en vous
Et goûte toujours combien vous êtes doux.

Vous communiez. Cela signifie que vous établissez avec le Christ une union qui vous est commune à tous. Ce n'est pas assez pour les chrétiens de la communauté de la Foi, qui fait de nous tous une seule intelligence, divinement éclairée par le Christ. Celle qui se réalise par le banquet eucharistique est plus étroite encore. Quand on a mangé le même Corps, bu le même Sang du Christ, il semble qu'il ne peut plus y avoir entre nous, non seulement de discorde ou de dissentiment, mais même plus aucune de ces distinctions qui opposent nos individualités propres. **Nous ne formons qu'un seul cœur,** que dis-je ? qu'un seul Christ. Le Christ est-il divisé ? Voilà le prix infiniment précieux de ce « sacrement de l'unité ».

Est-ce tout ? Non. L'Eucharistie retentit jusque dans la vie éternelle. Son fruit le plus savoureux, c'est d'être une anticipation de cette Pâque éternelle, que Jésus se montrait si pressé de célébrer et à laquelle il nous convie tous. « Celui qui mange mon Corps, possède (dès ici-bas) la vie éternelle. Car il demeure en moi et moi en lui ». Donc, ma vie est aussi sa vie, ma vision du Père, sa vision. Il ne peut plus mourir à jamais : son âme, déjà, en quittant le corps, me rejoint à la droite du Père pour partager la vision qui me béatifie. Son corps lui-même, qui germe dans la terre, se lèvera un jour « spirituel ». Ma chair qui, si souvent l'a ensemencé, lui communiquera un être « glorieux ».

2. — Mais il est des fruits non moins appréciables que nous devons également attendre de ce sacrement. Ce sont ceux qui nourrissent toute communauté chrétienne et, en définitive, toute l'humanité.

C'est dans l'Eucharistie que tous les membres d'une paroisse ont rendez-vous, pour prendre conscience de leur unité et développer l'esprit de famille, fait de support et d'entr'aide.

Et c'est dans l'Eucharistie que Dieu donne rendez-vous à l'humanité entière pour raviver le sentiment de la communauté d'origine et de destinée, pour arrêter des guerres toujours fratricides, et pour en venir au pardon mutuel, au support mutuel, à la fusion des âmes dans un esprit qui s'élève au-dessus des particularismes raciaux ou nationaux.

Voilà ce que, en ce jour où nous faisons à Jésus des chemins de fleurs et d'amour, nous lui demanderons : une telle dévotion au mystère de son Corps et de son Sang, que les fruits de sa Passion se multiplient et en chacun de nous, et dans la famille paroissiale et nationale, et dans la grande famille humaine. C'est le seul remède efficace aux maux qui nous désolent, c'est le secret de la paix et de la joie.

## RETRAITE MARIALE POUR RELIGIEUSES

### XIII

#### LE RECOUVREMENT DE JÉSUS AU TEMPLE
#### TRISTESSE ET JOIE DANS LA VIE RELIGIEUSE

*Les lieux et les personnes.* — A la première étape du retour de Jérusalem, la plus courte

(trois ou quatre heures de marche), angoisse de Marie et de Joseph en constatant l'absence de Jésus. Après deux jours de souffrances grandissantes, ils le retrouvent au Temple, assis au milieu des Docteurs, à la mode orientale des disciples. L'édifice sacré était entouré de quatre portiques, ou galeries à colonnes. Celui du côté est, surplombant la vallée du Cédron, s'appelait portique de Salomon ; celui du sud, portique royal. C'est là que se tenaient de préférence ce genre de réunions et de discussions, parfois passionnées.

Souffrance de Marie et de Joseph ; leur joie en retrouvant Jésus : telle est la vie de tout chrétien et à plus forte raison de toute âme consacrée à Dieu.

### I. — *Tristesse de l'âme privée de Dieu*

Dès qu'une âme a goûté Dieu, compris dans la mesure du possible que Dieu est tout, que seule l'éternité compte, elle ne peut être heureuse sans un amour aussi ardent que possible pour son Créateur et Rédempteur. Si par malheur elle vient à l'offenser mortellement. ou si ses offenses vénielles ont été délibérées au point de mettre un *obstacle important entre Dieu et elle,* elle souffre dans la mesure même de son amour et de sa sainteté. Témoin ce *prêtre exilé,* du temps de l'A. T. : il soupire après son Dieu, dont la présence est concrétisée par le Temple de Jérusalem :

« Quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de mon Dieu ?
Mes larmes sont ma nourriture jour et nuit,
pendant qu'on me dit sans cesse : « Où est ton Dieu ? »
Je me rappelle — et à ce souvenir mon âme fond en moi —
quand je marchais entouré de la foule,
et que je m'avançais vers la maison de Dieu,
au milieu des cris de joie et des actions de grâce d'une multitude en fête ! » (Ps. 41).

Témoin encore la *Bien-Aimée du Cantique des Cantiques,* cherchant celui qu'elle aime jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé :

« J'ai cherché celui que mon cœur aime ,
Je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé...
« Levons-nous, me suis-je dit, parcourons la ville, les rues et les places,
cherchons celui que mon cœur aime » (Cant., III, 1-2).

Témoin enfin ce pauvre *Saül,* qui, se sentant rejeté par son Dieu, en souffre tellement qu'il en perd la tête et devient fou furieux, possédé du démon, tenté d'assassinat par jalousie de David, son successeur (I Sam., XIX et ss.).

Mais *combien d'autres* on pourrait encore citer : le jeune homme qui s'en va triste pour avoir refusé l'amour de prédilection de Jésus (Mc., X, 21-22) ; Judas qui se pend de désespoir pour avoir trahi son Maître (Mt., XXVII 5) ; les pèlerins d'Emmaüs qui sont tristes d'avoir perdu le grand prophète (Luc, XXIV, 17), etc.

Et combien de *gens du monde,* qui regorgent de plaisirs, de richesses et de distractions, sont tristes au point d'être poursuivis par la tentation de suicide !

C'est un fait que *nous avons été créés pour Dieu.* Nous avons soif de Dieu :

« O Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche, mon âme a soif de toi, ma chair languit après toi, dans une terre aride, desséchée et sans eau » (Ps., 62, ℣. 2).

« Comme le cerf soupire après les sources d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, O Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant » (Ps. 42, ℣ 2, 3).

Dieu seul, dans sa simplicité ineffable, possède tous les biens capables de combler nos désirs. C'est *en vain qu'on posséderait l'univers entier* si Dieu nous manquait :

« Que servira-t-il à un homme d'avoir gagné le monde entier s'il a perdu son âme ? » (Mt., XVI, 26).

« La tristesse n'a pas d'autre source que notre foi dans les créatures » (Ste Catherine de Sienne).

car les créatures, bonnes en soi, attirent la malédiction divine si on se confie en elle :

« Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme, qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de Yahvé !

« Il est comme une bruyère dans la lande, il ne jouit pas quand le bonheur arrive ; il occupera les lieux brûlés au désert, une terre salée où personne n'habite » (Jér., XVII, 5, 6).

Toutes ces images poétiques : soif, désert, sécheresse, solitude, ne sont pas seulement le partage des âmes qui se sont nettement séparées de Dieu. Elles sont aussi le lot des *âmes fidèles à Dieu,* mais dont l'amour imparfait et impur a besoin d'être mis à l'épreuve pour progresser.

Dans les premiers temps de la vie spirituelle, Dieu est habituellement « sensible au cœur ». On l'aime autant avec sa sensibilité encore grossière qu'avec ses facultés spirituelles. On l'aime avec une gourmandise égoïste ; on l'aime plus pour soi que pour lui.

Afin de purifier cet amour plus ou moins trouble, Dieu retire momentanément ses faveurs sensibles. C'est la « *purification des sens* ». Elle est très variable en durée (de deux à 15 ans et même plus) en intensité (d'autant plus dure que la sensibilité est plus ardente et passionnée) et en résultats : si l'âme correspond à la grâce, Dieu l'élève progressivement à des états passifs, à l'oraison mystique. Si elle regimbe et refuse, elle s'attarde à l'entrée de la vie spirituelle et court des dangers : elle risquera de se satisfaire délibérément de jouissances condamnables, en remplacement des « consolations » sensibles qui lui échappent.

Il est bien difficile de voir clair dans ces épreuves sans un guide sûr et expérimenté : c'est ce qu'on appelle la « direction spirituelle ». Ce guide aidera à discerner si cette sécheresse est normale ou le résultat de la tiédeur, et il indiquera les moyens d'y remédier.

Toutes les âmes spirituelles passent par ce genre d'épreuve, même les plus équilibrées. les moins passionnées. Mais il semble que chez celles-ci la « sécheresse » s'expliquera un peu différemment : elle résultera de l'*accoutumance aux impressions produites par la con-*

*templation active.* N'arrivant plus à raviver leur ferveur par des procédés nouveaux ou des idées nouvelles (elles ont tout expérimenté), elles se désolent de ne plus trouver de goût ni de facilité dans la prière. La meilleure solution est non pas de recourir à des excitations extraordinaires (telles que des humiliations publiques, des disciplines sanglantes, etc.), mais de solliciter humblement de Dieu la grâce de la contemplation passive. C'est plus normal et plus sûr.

Au demeurant, dès la première impression de tristesse, *examiner si l'on n'a pas été infidèle à la grâce* (refus d'un sacrifice, manque de recueillement, empressement excessif, attache aux créatures). La plupart du temps cette tristesse est de notre faute. Et plus N.-S. appelle une âme à une haute perfection, plus il est exigeant pour elle. Comme le dit le P. Boulanger : « N.-S. est infiniment délicat, sensible ; tout en nous le touche, il se blesse facilement ».

### II. — *Joie de l'âme unie à Dieu*

En effet, il est normal que l'âme unie à Dieu soit heureuse, même dans sa sensibilité, cette zone mitoyenne entre l'âme et le corps. La rigidité de Kant, opposée au sentiment en morale, est due à une erreur cartésienne : il est faux de prétendre que l'âme et le corps soient des réalités séparées ; toutes leurs activités sont enchevêtrées, et la joie de l'âme rejaillit normalement sur le corps. L'homme va tout entier à Dieu, corps et âme, et, sauf obstacle exceptionnel (maladie aiguë, épreuves morales, etc.), il trouve dans cet amour la joie, la paix, le courage.

Ceci est un enseignement courant dans la Bible. Voici quelques textes entre beaucoup :

« Vous avez multiplié votre peuple, vous avez rendu grande la joie :
Il se réjouit devant vous comme on se réjouit à la moisson,
comme on pousse des cris au partage du butin (Is., IX, 2).
« Heureux l'homme qui craint Yahvé, qui marche dans ses voies ! » (Ps. 127, 1).
« Le passereau même trouve une demeure, et l'hirondelle un nid où elle dépose ses petits.
...Heureux ceux qui habitent ta maison ! » Ps. 84, 4-5).
« Heureux celui que tu choisis et que Tu rapproches de Toi,
pour qu'il habite dans tes parvis ! » (Ps. 64, 5).

La joie prédite par les *prophètes* et chantée par les *psalmistes* est annoncée solennellement à l'aurore du *Nouveau Testament :*

« Je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie » (Luc, II, 10).

Et Jésus promet la vraie joie à ses disciples :

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai... et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger » (Mt., XI, 29-30).

« Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée » (Luc, X, 42).

« Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie » (Jo., XVI, 22).

Aussi un exégète (P. Allo) écrit-il, avec une nuance d'humour :

« Ceux qui ne connaissent pas encore la joie peuvent être sur le chemin de la sainteté, mais ils n'y ont pas encore atteint ». Et cela même s'il s'agit d'âmes « victimes » : « Tant que la souffrance n'est pas chez eux accompagnée et dominée par la paix et la joie... alors que c'est Dieu, oserai-je dire, Dieu qui est la joie essentielle, n'est pas encore installé à l'aise chez eux.

Saint Paul qui ne fait que recommander la joie à ses correspondants, était certainement un homme joyeux. Saint Jean peut-être encore plus ».

Cette joie de l'âme unie à Dieu est destinée à se purifier, à *se spiritualiser,* à se pacifier de plus en plus. Cela est conforme à l'évolution psychologique de l'homme. Mais cette transformation, loin de la diminuer, l'intensifie et l'élève au-dessus des vicissitudes de cette vie.

### *Conclusion*

1° Même quand on possède Dieu par la grâce, *le rechercher sans cesse,* car sa possession peut se perfectionner à l'infini. Ceux qui n'ont pas cette hantise connaissent-ils Dieu ?

2° Mais le chercher *dans la paix,* comme Marie. Ecarter toute tension angoissante, surtout dans les monastères cloîtrés : il en resulterait plus de mal que de bien.

3° Eviter, dans cette recherche, de recourir à des procédés naturels, tels qu'en emploient les Bouddhistes et autres moines non chrétiens. Nous n'avons que faire d'extases naturelles : notre vie de grâce surnaturelle est infiniment plus élevée. Et pour y progresser et parvenir à l'union mystique, *le moyen sûr est la vertu et la prière* très humble.

4° Estimer cette *union mystique* avec Dieu. C'est le but normal d'une vie religieuse. L'indifférence à son endroit n'est pas un signe de charité parfaite : c'est pour le moins une preuve d'ignorance, et probablement un indice de tiédeur.

---

## XIV

### LE COURONNEMENT D'ÉPINES. — L'HUMILITÉ

*Les personnes et les lieux.* — Les synoptiques n'ont signalé que d'un mot le terrible supplice de la flagellation. Ils s'étendent beaucoup plus longuement sur le couronnement d'épines. « Toute la cohorte » est convoquée, dit S. Marc. Si les 500 hommes ne sont pas là, il y en a sûrement une grande partie. Et c'est la parodie que l'on connaît : Jésus, déguisé en roi de théâtre, un roseau à la main, une couronne d'épines sur la tête. Non pas un mince ruban élégamment tissé, comme chez les peintres classiques, mais un buisson d'épines, qui ressemble mieux aux couronnes orientales : pensez, à notre époque, à la couronne des empereurs d'Annam, ou, jadis, aux tiares des Pharaons, qui ont servi de modèle à la tiare pontificale et aux mitres des évêques.

Et les soldats font la comédie : génuflexions,

saluts, accompagnés de coups de roseau et de crachats. C'est bien le comble de l'humiliation, pour Celui qui se dit le Roi des Juifs, et qui est abandonné de tous ses partisans. Lui-même se laisse faire sans protester. Ces avanies rentrent dans le plan providentiel. Elles ne sont pas de trop pour nous donner une leçon d'humilité, car s'il y a une vertu bien rare et bien difficile à pratiquer, c'est celle-là.

I. — *Rareté de l'humilité*

« Un homme humble... un homme retenu et modeste, c'est une rareté presque inouïe » (Bossuet).

« Si je loue en Marie la virginité, une *multitude* de vierges qui la suivent se présentent à moi. Si je prêche son humilité, peut-être en trouverai-je au moins *quelques-uns* qui ont appris de son Fils à devenir doux et humbles de cœur » (S. Bernard).

C'est qu'il est très facile de pécher par orgueil, ou plus exactement par une des multiples formes ou conséquences de l'orgueil L'abbé Timon-David, dans son *Traité de la confession,* en énumère plus de trente. « C'est, mille petits ruisseaux. Chacun de ces petits filets ne mérite pas d'être appelé orgueil, mais tous ensemble contribuent à le former ». Si on ne dépiste pas ces sources dans les toutes premières années de l'enfance, « elles grandiront avec l'âge et, plus tard, devenues trop rapides, elles entraîneront dans leur impétuosité toute la vie du jeune homme ».

L'humilité est si rare que nous risquons fort de nous tromper en croyant que nous la possédons.

II. — *Sa nécessité*

Et cependant il est absolument nécessaire de devenir humbles si nous voulons plaire à Dieu. C'est l'enseignement de l'Ecriture Sainte et de toute la Tradition.

« Ainsi parle le Très-Haut... : J'habite dans un lieu haut et saint, et en même temps avec l'homme contrit et humble d'esprit,
pour rendre la vie à l'esprit des humbles,
pour rendre la vie aux cœurs contrits » (Is., 57, 15).

« Voici celui que je regarde : celui qui est humble, qui a le cœur brisé et qui tremble à ma parole » (Is., 66, 2).

Et rappelons-nous les leçons énergiques de Notre-Seigneur :

« Si vous ne changez pas et si vous ne devenez pas comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux » (Mt., XVIII, 3).

Nous devons nous considérer comme « des serviteurs inutiles » (Luc, XVII, 10), ressembler au publicain humble et repentant plutôt qu'au pharisien plein de lui-même et de sa justice légale (Luc, XVIII, 9-14), plutôt même qu'à l'apôtre Pierre présomptueux (Marc, XIV, 29-31).

Nous devons tâcher de ressembler à Marie, si humble dans son *Magnificat.*

Les saints nous répètent à l'envi la même doctrine :

« J'ose le dire : il est inutile aux orgueilleux de tomber dans le péché bien manifeste. Par suite ils ne s'estimeront plus, et ainsi seront libérés de la cause de leur chute » (S. Augustin).

« Les âmes trop sûres d'elles-mêmes font trembler » (S. Alphonse de Liguori).

« Comment faire pour aimer le bon Dieu ? — Ah ! mon ami, *humilité, humilité :* c'est notre orgueil qui nous empêche de devenir des saints » (S. Curé d'Ars).

S. Paul de la Croix recommande d'être pénétré d'humilité même au moment de mourir :

« ...en sortant de la prison, il faut être revêtu d'un habit couleur de cendre, sur lequel il est écrit : je suis un pur néant, je ne suis qu'un abîme de maux. Vous seul, mon Dieu, vous êtes celui qui est ; de vous j'espère tout bien par les mérites du sang de mon Jésus ».

II. — *Nature de l'humilité*

L'humilité est une vertu essentiellement chrétienne, car elle ne consiste pas seulement à se reconnaître petit devant Dieu, ni même à avouer sa misère, mais :

1° elle exige *que nous aimions notre misère.* Une femme, en constatant sa laideur dans un miroir, peut briser le miroir de colère. Une religieuse, en prenant conscience de ses imperfections, peut se dépiter et se décourager. Cela n'est pas de l'humilité. Nous ne sommes humbles que si la vue de notre misère nous laisse dans une paix profonde, mieux encore, si cette vue est pour nous l'occasion de louer le Dieu, seul vraiment grand et parfait, si bon qu'il daigne avoir pitié de pécheurs tels que nous.

Jésus était humble et pouvait se dire tel parce qu'il acceptait pleinement sa condition de Rédempteur destiné à souffrir et à être bafoué dans sa sainte Humanité.

S. Paul écrit aux Corinthiens

« Nous sommes contents de nous trouver faibles et vous forts » (II Cor., XIII, 9).

S. Augustin précise que s'il raconte ses turpitudes passées, « ce n'est pas qu'il les aime, mais c'est afin d'aimer son Dieu ». Et c'est aussi pour que le lecteur s'unisse à lui pour méditer « de quelle profondeur il faut crier vers Dieu : *de quam profundo clamandum sit ad Te* ».

2° La vraie humilité *va de pair avec la magnanimité.* Car plus le vrai humble est défiant de lui-même, plus il est confiant en Dieu. Or Dieu étant tout-puissant, on peut tout espérer de lui, même des miracles.

« La grâce divine produit cette merveille dans le cœur des élus que l'humilité ne les rend pas pusillanimes, pas plus que la grandeur d'âme ne les rend orgueilleux » (S. Bernard).

Et de fait les saints les plus humbles étaient tout aussi bien les plus grands réalisateurs. Pensez à S. Vincent de Paul. Autre exemple d'un grand saint connu, le Bx Martin de Porrès, convers dominicain :

Métis d'Espagnol et d'Indienne, méprisé de ce fait, il se mettait encore plus bas que quiconque. Il se traitait de « pauvre idiot », d' « échappé d'esclavage », de « chien de mulâtre ». Il glissait le long des murs et dans l'ombre pour se cacher, et multipliait les humiliations les plus excessives. Or ce grand humble était d'une activité incroyable. Il nourrissait cent soixante pauvres par jour, soignait quantité de malades, trouva

le moyen de bâtir un édifice de refuge, était consulté par de grands personnages, et avec sela, non content de ses prières de règle, il priait sept heures par jour. Dieu multipliait les miracles sous ses mains, et lui donnait même la faveur de bilocation pour satisfaire son zèle dévorant.

3° Il résulte de ces caractères de la vraie humilité qu'elle est toujours *unie à la dignité*, même au cours des humiliations les plus cuisantes. Voyez Notre-Seigneur pendant cette scène du couronnement d'épines : quelle majesté ! N'est-ce pas la soldatesque qui, malgré ses airs triomphants et moqueurs, mériterait le mépris, s'il était permis de mépriser ? Et Jésus manifeste la même dignité dans tout le cours de sa passion. Rappelez-vous sa réponse au valet qui l'a souffleté. Rappelez-vous le lavement des pieds : à ce moment-là même, Jésus dit à ses apôtres : « Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et vous dites bien, car je le suis ». Et le P. Lebreton commente :

« Ainsi l'humilité chrétienne ne méconnaît point les véritables grandeurs ; elle les consacre ».

Ces trois caractères méritent de votre part un effort de méditation et une mise en pratique aux applications infinies.

IV. — *Fondement de l'humilité*

1° *Le dogme de la création.*

« Qui es-tu, pour discuter avec Dieu » (Rom., IX, 20).

« Si quelqu'un se croit quelque chose, alors qu'en réalité il n'est rien, il s'abuse soi-même » (Gal., VI, 3).

« Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Si tu l'as reçu, pourquoi t'enorgueillir comme si tu ne l'avais pas reçu ? » (I Cor., IV, 7).

« La racine de l'humilité est la connaissance de Dieu ; car il est impossible de connaître et de sentir notre bassesse que par rapport à quelque grandeur avec laquelle nous la comparions » (P. Lallemant).

2° *Le dogme du péché originel.*

« Quand je me laverais dans la neige,
quand je purifierais mes mains avec le bor,
tu me plongerais dans la fange,
et mes vêtements m'auraient en horreur » (Job, IX, 30, 31).

Ce péché nous incline constamment vers le mal :

« Que celui donc qui croit être debout prenne garde de ne pas tomber » (I Cor., X, 12).

« Seigneur, mettez vos deux mains sur ma tête, les deux, car si vous en retirez une, je serais capable de vous trahir ce soir, pire que Judas » (S. Philippe Néri).

Les découvertes que font les psychiâtres et les psychanalistes corroborent parfaitement l'enseignement de l'Eglise. Nous ne valons pas seulement ce que vaut notre comportement extérieur, parfois tendu, en contradiction avec nos tendances profondes plus ou moins consenties. Nous valons aussi ce que vaut toute cette tourbe des bas-fonds. Certes, tant que la volonté la domine, elle ne nous est pas complètement imputable, peut-être même pas du tout. N'empêche qu'elle fait partie de notre personnalité au même titre que notre masque extérieur. Et cette vérité a de quoi rabaisser notre orgueil. Mais faut-il au moins pour cela ne pas refuser de voir clair en nous... Tant d'âmes fuient la lumière quand elle les offusque !

3° *Nos péchés actuels.*

« Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous » (I Jo., I, 8).

4° *Le dogme de la grâce.*

« C'est par grâce que nous avons été entés sur le tronc juif » (Rom., XI, 15-25).

« C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis » (I Cor., XV, 10).

« C'est par grâce que vous avez été sauvés et par le moyen de la foi » (Eph., II, 8).

« C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire selon qu'il lui plaît » (Phil., II, 13).

5° *L'exemple du Seigneur.*

« Je puis tout en celui qui me fortifie » (Phil., IV, 13).

« Ayez en vous les mêmes sentiments qui furent jadis dans le Christ Jésus, etc. » (Phil., II, 3 et suiv.).

« Si bas que tu t'abaisses, tu ne seras pas plus humble que le Christ : *Quantumcumque te dejeceris, humilior Christo non eris* » (S. Jérôme).

*L'exemple de la Vierge Marie et des saints* est à rapprocher de celui du divin Maître. L'humilité, et les humiliations, ont été une de leurs caractéristiques.

V. — *Avantages de l'humilité*

1° *Source de détachement.* L'humiliation, en brisant le lien très fort d'estime et de jouissance qui nous rattache au monde, constitue notre « tour d'ivoire », notre solitude plus efficace que les murs de la clôture. Or on trouve Dieu dans la mesure où l'on se détache du monde.

2° *Source de toutes les vertus.*

« Je vous bénis, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et les avez révélées aux petits enfants » (Luc, X, 21).

« Tu es celle qui n'est pas, je suis celui qui suis. Si tu gardes en ton âme cette vérité, jamais l'ennemi ne pourra te tromper, tu échapperas à tous ses pièges ; jamais tu ne consentiras à poser un acte qui soit contre mes commandements, et tu acquerras sans difficulté toute grâce, toute vérité, toute clarté » (Notre-Seigneur à Ste Catherine de Sienne).

« Sachez qu'il n'y a pour ainsi dire qu'une vertu, l'humilité, sans laquelle les autres ne valent rien, car elles se perdent et s'en vont comme du blé par un sac troué » (S. Vincent Ferrier).

Et on pourrait ajouter beaucoup d'autres citations de ce genre.

3° *Condition essentielle de l'oraison mystique* (cf. 7e conférence, 5e avantage). Celle-ci se caractérisant par la passivité sous l'action des dons du Saint-Esprit, l'humilité est indispensable pour l'acquérir.

« Que chacune de vous considère combien elle avance dans l'humilité, et elle connaîtra combien elle aura avancé dans la piété » (Ste Thérèse d'Avila).

Aussi la même sainte recommande-t-elle :

« Quelque élevée que votre contemplation puisse être, ayez toujours soin de la commencer et de la finir par la connaissance de vous-même ».

4° *Condition d'un apostolat fructueux.* C'est Dieu qui fait le bien par l'intermédiaire des

apôtres. Il agit d'autant plus en eux qu'ils sont plus humbles.

« Quand il associe ses créatures à ses ouvrages, ce n'est pas qu'il se décharge, mais il les honore. Ainsi sa gloire lui appartient toute » (Bossuet).

*Conclusion*

S'examiner en détail sur les multiples formes de notre orgueil : aimer à parler de sa famille quand elle se distingue par la fortune, la noblesse, le talent ; avoir un « complexe d'infériorité » dans le cas contraire ; manquer de simplicité ; être susceptible, etc. Retenir ce conseil de Ste Thérèse d'Avila, au moins à titre de réconfort :

« Nous devons... non seulement désirer d'être considérées comme les plus imparfaites, mais faire tout ce qui peut dépendre de nous afin que l'on en soit persuadé. Cette disposition est très excellente ».

---

## XV

### LE PORTEMENT DE LA CROIX<br>LE SUPPORT DES SOUFFRANCES

*Les personnes et les lieux.* — Il est bien impossible de reconstituer exactement à notre époque le Chemin de Croix historique : Jérusalem a été trop de fois bouleversée ; les fossés qui séparaient les remparts du Calvaire sont depuis longtemps comblés, et le lieu du crucifiement est actuellement à l'intérieur de la ville. On a toutefois mis à jour le seuil d'une porte, qui se trouve à l'intérieur d'un édifice, et que Jésus a sûrement foulé en sortant de la ville.Ce n'est pas sans émotion que le pèlerin contemple cette marche restée intacte depuis deux mille ans. Par ailleurs, si le sol a été fortement exhaussé, il est fort probable que l'aspect de la ville n'a guère changé : rues étroites, encombrées, gros pavés ; les maisons elles-mêmes, compactes, obscures, ressemblent sans doute à celle du temps de Jésus. L'effort d'imagination est facilité par ce contexte : les siècles disparaissent, et l'on ne voit plus que la cohue du Vendredi Saint.

### I.— *La Croix de Jésus*

I. — POUR DIEU, *elle* fut une preuve

a) *d'amour :*

« Afin que le monde sache que j'aime mon Père... levez-vous, partons d'ici » (Jo., XIV, 31).

b) *d'obéissance :*

« Afin que le monde sache... que j'agis selon le commandement que mon Père m'a donné » (*ib.*).

« Il a appris, tout Fils qu'il est, par ses propres souffrances, ce que c'est qu'obéir » (Héb., V, 8).

II. — POUR LUI-MÊME *:*

a) *Elle lui gagna le ciel :*

« Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela et entrât ainsi dans sa gloire ? » (Luc, XXIV, 26).

« Ce n'est pas avec la sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, qu'il est entré une fois pour toutes dans le Saint des Saints, après avoir acquis une rédemption éternelle » (Héb., IX, 12).

b) *Elle lui gagna la royauté :*

« L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction » (Apoc., V, 12).

III. — POUR NOUS, elle fut :

a) *une preuve d'amour :*

« A ceci nous avons connu l'amour, c'est que Lui a donné sa vie pour nous » (I Jo., III, 16).

b) *le moyen de notre rachat :*

« Vous êtes digne de recevoir le livre et d'en ouvrir les sceaux, car vous avez été immolé, et vous avez racheté pour Dieu, par votre sang, les hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation » (Apoc., V, 9).

c) *notre glorification :*

« Vous les avez faits rois et prêtres, et ils régneront sur la terre » (*ib.*).

### II. — *Notre Croix*

Elle nous identifie à Jésus-Christ. Sans doute les joies légitimes peuvent nous rapprocher de lui, dans la mesure où elles sont sanctifiées par la charité. Mais précisément quand nous sommes dans la joie, nous risquons de nous faire illusion sur la valeur de notre charité : nos actions de grâces peuvent être trop pénétrées d'une certaine forme d'égoïsme plus ou moins consciente. Tandis que dans la souffrance bien supportée, nous sommes sûrs d'agir et de prier plus purement.

C'est ainsi qu'à l'exemple de la Croix de Jésus, notre croix :

a) EST UNE PREUVE D'AMOUR POUR DIEU.

Humainement, le problème de la souffrance est insoluble. La philosophie peut bien accumuler les raisons pour lesquelles le mal sous toutes ses formes ne s'oppose ni à l'existence de Dieu, ni à sa Providence : cela ne nous suffit pas, ces explications sont trop négatives. La vraie réponse positive ne se trouve que dans la Croix de Jésus : si nous savons unir nos croix à la sienne, elles sont transfigurées.

Jésus est venu sur terre surtout pour souffrir : il appelle sa Passion « son Heure » (Jo., XII, 23, 24, 27 ; XII, 1 ; XVII, 1). C'est ainsi qu'il a le mieux honoré son Père : pouvons-nous trouver un moyen plus efficace que celui qu'il a choisi ?

Examinons-nous loyalement. Supposons par exemple que nous allons mourir. Regardons notre vie passée. Qu'allons-nous offrir au Père parmi toutes nos actions, qui soit sûr d'être agréé ? Notre travail... ? N'a-t-il pas été bien souvent souillé par la recherche de l'estime, la satisfaction personnelle, la vanité, et d'autres sentiments qui ne valent rien aux regards de Dieu. Notre apostolat... ? Est-ce vraiment pour Dieu que nous nous y sommes livrés, et avec les vertus nécessaires ? Nos joies et plaisirs sensibles... ? Ne sont-elles pas plutôt un sujet de honte ou de regret ? ...En somme, la seule chose personnelle que nous pourrons offrir à Dieu sans confusion, ce sera notre souffrance bien supportée.

b) NOTRE CROIX EST UNE GARANTIE DE NOS VERTUS.

Quiconque n'a pas souffert ne sait pas s'il est vertueux. Quand tout réussit, quand on a